

Maqainniq et kiinaujaliurutiit. Un village inuit dans le Québec d'aujourd'hui

Maqainniq and kiinaujaliurutiit: an Inuit village in present-day Quebec

Louis-Jacques Dorais

Volume 4, Number 1, 2001

Repayements du Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1000601ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1000601ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (print)

1923-8231 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorais, L.-J. (2001). *Maqainniq et kiinaujaliurutiit. Un village inuit dans le Québec d'aujourd'hui*. *Globe*, 4(1), 53–70. <https://doi.org/10.7202/1000601ar>

Article abstract

Native modernity is experienced on a daily basis by the residents of Amerindian and Inuit communities. They are inevitably aware of the differences between the old and the new, the traditional and the modern, but, what makes sense to them are the techniques, the social relationships, and the customary cultural representations, whose first origin, be it native or something other than native, can take on significance when it involves defining oneself with regard to others, but that one strives, in everyday life, to reconcile in the most harmonious manner possible. This article describes several aspects of Quebec Inuit modernity as it was experienced at the beginning of the 1990s in Quaqtaq, one of the smallest villages in Nunavik. This description is centred around two complementary concepts — *maqainniq* (movement on the territory) and *kiinaujaliurutiit* (means of making money) — which, for the inhabitants of Quaqtaq, truly symbolize the relationship between their cultural identity and modern life in general. The article shows alternately how the people of Quaqtaq try to reconcile identity and modernity through economic activities, school, the use of the native language and the relationships, both political and others, with the outside. The article concludes by noting the existence of a unique continuity between the traditional and the modern, the local and the global.

Maqainniq et kiinaujaliurutiit. **Un village inuit dans le Québec** **d'aujourd'hui**

Louis-Jacques Dorais
Université Laval

Résumé – La modernité autochtone est vécue au jour le jour par les résidentes et résidents des communautés amérindiennes et inuit. Ceux-ci perçoivent sans doute des différences entre l'ancien et le nouveau, le traditionnel et le moderne, mais, ce qui fait sens pour eux, ce sont des techniques, des relations sociales et des représentations culturelles d'usage courant, dont l'origine première, autochtone ou allochtone, peut avoir de l'importance quand il s'agit de se définir par rapport aux autres, mais qu'on essaie, dans la vie quotidienne, de concilier le plus harmonieusement possible. Cet article décrit quelques aspects de la modernité inuit québécoise telle que vécue au début des années 1990 à Quaqaq, l'un des plus petits villages du Nunavik. Cette description est centrée sur deux concepts complémentaires – *maqainniq* (déplacement sur le territoire) et *kiinaujaliurutiit* (moyens pour faire de l'argent) – qui, pour les habitantes et habitants de Quaqaq, symbolisent bien le rapport entre leur identité culturelle et la vie moderne en général. On voit tour à tour comment les gens de Quaqaq tentent de concilier identité et modernité à travers les activités économiques, l'école, l'usage de la langue autochtone et les rapports, politiques et autres, avec l'extérieur. L'article conclut sur l'existence d'une continuité certaine entre le traditionnel et le moderne, le local et le global.

Maqainniq and kiinaujaliurutiit : an Inuit village in present-day Quebec

Abstract – *Native modernity is experienced on a daily basis by the residents of Amerindian and Inuit communities. They are inevitably aware of the differences between the old and the new, the traditional and the modern, but, what makes sense to them are the techniques, the social relationships, and the customary cultural representations, whose first origin, be it native or something other than native, can take on significance when it involves defining oneself with regard to others, but that one strives, in everyday life, to reconcile in the most harmonious manner possible. This article describes several aspects of Quebec Inuit modernity*

Louis-Jacques Dorais, « *Maqainniq et kiinaujaliurutiit. Un village inuit dans le Québec d'aujourd'hui* », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 1, 2001.

as it was experienced at the beginning of the 1990s in Quaqtq, one of the smallest villages in Nunavik. This description is centred around two complementary concepts – maqainniq (movement on the territory) and kiinaujaliurutiit (means of making money) – which, for the inhabitants of Quaqtq, truly symbolize the relationship between their cultural identity and modern life in general. The article shows alternately how the people of Quaqtq try to reconcile identity and modernity through economic activities, school, the use of the native language and the relationships, both political and others, with the outside. The article concludes by noting the existence of a unique continuity between the traditional and the modern, the local and the global.

La modernité autochtone peut prendre plusieurs formes. On lui attribue souvent les conflits de générations et les problèmes sociaux qui, s'il faut en croire certains chercheurs et, surtout, une presse avide de sensations fortes, constituent le quotidien des communautés amérindiennes et inuit¹ d'aujourd'hui. On peut aussi la considérer comme une sorte de panacée qui permettra aux membres des Premières Nations d'accéder – enfin – au progrès, ou, au contraire, y voir l'ennemie implacable d'une tradition perçue comme idyllique.

Il ne faut toutefois pas oublier que cette modernité est vécue au jour le jour par les résidentes et résidents des communautés autochtones. Ceux-ci perçoivent sans doute des différences entre l'ancien et le nouveau, le traditionnel et le moderne. Cependant, ce qui fait sens pour eux, ce sont des techniques, des relations sociales et des représentations culturelles d'usage courant, dont l'origine première, autochtone ou allochtone, peut avoir de l'importance quand il s'agit de se définir par rapport aux autres, mais qu'on essaie, dans la vie quotidienne, de concilier le plus harmonieusement possible.

1. Je considère ce mot comme invariable, respectant en cela une décision unanime des participants au 8^e congrès d'études inuit (Iqaluit, juin 1994), qui ont condamné comme irrespectueuse du peuple et de la langue inuit la proposition de l'Office de la langue française du Québec voulant que le mot s'accorde en genre et en nombre.

Dans cet article, je vais décrire quelques aspects de la modernité inuit québécoise telle que vécue au début des années 1990 à Quaqtq, l'un des plus petits villages du Nunavik, qui comptait 235 habitants (dont 219 d'origine inuit) au 1^{er} janvier 1991. Cette description sera centrée sur deux concepts complémentaires – *maqainniq* (déplacement sur le territoire) et *kiinaujaliurutit* (moyens pour faire de l'argent) – qui, pour les Quaqtamiut (les habitantes et habitants de Quaqtq), symbolisent bien le rapport entre leur identité culturelle et la vie moderne en général. Pour plus de détails sur l'histoire et l'organisation sociale de la communauté, on pourra consulter les deux monographies que je lui ai consacrées². Les données de cet article sont tirées du second de ces ouvrages³.

Ce texte n'a aucune prétention théorique. Comme les ouvrages ci-haut mentionnés, il ne vise qu'à brosser un tableau ethnographique de certaines perceptions identitaires des Quaqtamiut. Notons toutefois que la modernité est définie ici comme un processus de césure entre des manières d'être locales et un universel qui chercherait à s'imposer comme le seul référent valable⁴. Ce que l'article et les ouvrages cherchent à illustrer, c'est la façon dont les Inuit de Quaqtq tentent de faire le pont entre le local et l'universel, afin de préserver la continuité de leur identité.

2. Louis-Jacques Dorais, *Les Tuvaalummiut : Histoire sociale des Inuit de Quaqtq (Québec arctique)*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, « Signes des Amériques 4 », 1984 ; *Quaqtq : Modernity and Identity in an Inuit Community*, Toronto, University of Toronto Press, 1997.

3. Ces données sont le fruit de séjours anciens (années 1960) et récents (1990 et 1993) sur le terrain, au cours desquels les techniques d'observation participante ont été combinées à l'administration d'entrevues semi-dirigées en inuktitut (effectuées surtout en 1990, auprès de 18 personnes des deux sexes – mes « informatrices et informateurs » – âgées de 15 à 68 ans). Les deux derniers séjours ont été rendus possibles grâce à une subvention du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

4. Anthony Giddens, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994.

Quaqtaq au Nunavik

La fondation et le développement de Quaqtaq résultent de la sédentarisation de familles inuit qui avaient l'habitude de nomadiser dans la région de Tuvaaluk (baie Diana), au nord-est du Nunavik. Quelques-unes de ces familles avaient toujours vécu aux environs de Tuvaaluk. D'autres vinrent des régions voisines, quoique certaines de ces dernières aient déjà vécu à la baie Diana dans le passé.

Quelles que soient leurs origines, ces gens vinrent s'installer à Tuvaaluk, ou y demeurèrent, parce que le gibier marin (phoque, morse, béluga) y était particulièrement abondant. Au cours des années 1920 et 1930, ils furent aussi attirés par la présence, au sud de la baie Diana, de postes de traite qui achetaient à bon prix leurs peaux de phoque et leurs fourrures de renard. Après 1940, plusieurs facteurs – dont la proximité de la limite de la banquise (où on peut chasser le phoque en eau libre tout l'hiver), la présence d'une station de météorologie (depuis 1928) et l'établissement d'une mission catholique en 1947⁵ – attirèrent la majorité des gens de Tuvaaluk vers le camp d'hiver de Quaqtaq, au nord de la zone. Celui-ci devint le site d'un village permanent en 1960, avec la construction d'une école fédérale, de quelques maisons pour les personnes nécessiteuses et d'une résidence pour le professeur.

Sans jamais devenir très gros, Quaqtaq fut progressivement doté de tous les avantages d'une communauté moderne. En 1990, le village comprenait une cinquantaine de maisons préfabriquées, une école avec gymnase (qui assurait l'enseignement jusqu'en secondaire IV), un dispensaire (avec deux infirmières résidentes), deux églises (anglicane et pentecôtiste), trois magasins, un bureau de poste, une station de radio communautaire, une aréna et un aéroport. La signature de la Convention de la Baie James et du Nord Québécois, en 1975, entraîna une réorganisation

5. Elle fut fermée en 1967, faute de fidèles.

complète de la vie économique, politique et sociale de Quaqtaq. Le village devint une municipalité nordique dont les citoyens pouvaient maintenant élire leur maire et exprimer leurs opinions sur différents sujets – chasse et pêche, éducation, santé et services sociaux – grâce à leur participation à une demi-douzaine de comités. L'économie devint de plus en plus dépendante du travail salarié (emplois relevant surtout du secteur des services administratifs) et des transferts gouvernementaux, quoique les activités de subsistance aient conservé tout leur prestige et leur importance culturelle.

La modernité, cette césure entre le local et l'universel, semble donc avoir été à l'œuvre à Quaqtaq. Les résidents inuit perdirent le contrôle de leurs activités quand leurs cycles saisonniers traditionnels ou semi-traditionnels furent remplacés par l'économie monétaire, le travail salarié et des modes de résidence (sédentarisation, maisons permanentes) inspirés du Sud. L'éducation formelle introduisit des habitudes et concepts exogènes, y compris plusieurs symboles appartenant à la culture de masse nord-américaine. L'une des conséquences de tout cela fut un certain désarroi, qui se traduit – et se traduit encore – par des actes de violence (contre les autres ou contre soi-même) et, chez certains, par l'abus des drogues et de l'alcool. Par contre, la modernité poussa aussi les gens de Quaqtaq à réfléchir à leur propre situation, à se demander ce qu'ils pourraient faire pour concilier valeurs et pratiques locales et externes. Comme nous allons maintenant le voir, cela les amena souvent à des conclusions⁶ assez différentes de celles préconisées par les organismes officiels, que ceux-ci soient inuit ou qallunaat (euro-québécois).

6. Et, aussi, à des solutions. L'une de ces solutions, que nous ne pouvons examiner ici, est d'ordre religieux. Depuis 1978, un nombre croissant de Quaqtamiut (ils forment maintenant la majorité de la population) appartient à l'église pentecôtiste. Cette appartenance leur a permis, disent-ils, de reprendre le contrôle de leur vie personnelle et de leur développement collectif (Louis-Jacques Dorais, « Pratiques et sentiments religieux à Quaqtaq », *Études Inuit Studies*, vol. 21, n° 1-2, p. 255-267).

Maqainniq et kiinaujaliurutiit

Pour une majorité de Quaqtamiut, les diverses composantes de l'identité inuit découlent de leur relation avec le territoire (*nuna*) et avec les activités liées à l'exploitation de ce territoire (activités de subsistance). Ces dernières sont généralement désignées par des mots construits sur le radical *maqait-*, « être en déplacement » : *maqaittuq* (« il/elle est en déplacement »), *maqaiivik* (« là où on est en déplacement »), *maqainniq* (« le fait d'être en déplacement »). Même si le radical *maqait-* peut s'appliquer à toute forme de déplacement, il a pris à Quaqtat le sens spécifique de « se déplacer sur le territoire » (pour s'y adonner aux activités de subsistance), par opposition à « demeurer au village ». Le concept de *maqainniq* résume donc toutes les activités de chasse, pêche, cueillette, piégeage et vie dans les camps connues des Quaqtamiut.

Selon mes informatrices et informateurs, quand les gens sont au *maqaiivik* (camp de chasse ou de pêche), ils mettent en pratique les valeurs et activités traditionnelles (*piusituqait*) de vie familiale, d'exploitation respectueuse de la nature, de partage, d'entraide et de reconnaissance, mieux que lorsqu'ils demeurent au village. Ils ont aussi tendance à parler beaucoup plus leur langue maternelle, l'inuktitut, l'usage de l'anglais ou du français n'étant pas vraiment pertinent dans un tel contexte. Au *maqaiivik*, les problèmes individuels occupent moins de place que dans la communauté, puisque les gens vivent en harmonie avec leur environnement naturel et social. Le *maqainniq* est donc perçu comme la manifestation la plus complète de l'identité inuit. C'est en le pratiquant qu'on a le plus de chances de devenir ou de demeurer une ou un *inutuinnaq*, un véritable Inuk. Les *inutuinnait* prototypiques, grands-parents et arrière-grands-parents des Quaqtamiut d'aujourd'hui, pouvaient tirer des activités de *maqainniq* tout ce qui était nécessaire à leur subsistance.

Ce type d'identité, où la place de l'individu dans l'univers ne peut être dissociée des liens actifs qu'il maintient avec la

communauté, les animaux et le monde matériel, a été qualifiée d'écocentrique⁷. L'une des principales manifestations de l'identité écocentrique est la toponymie. Les noms de lieux créent une sorte de paysage mental⁸, un discours qui rappelle aux résidents de la région la manière dont ils peuvent utiliser leur territoire, et qui évoque les événements mythiques, historiques ou personnels qui s'y sont déroulés. À Quaqtàq, des toponymes comme Iqaluppilik (« il y a de l'omble arctique ») ou Illutalik (« là où il y a la maison [de l'ogre mythique Amautilialuk] ») relèvent de ce genre de discours qui relie les gens à leur passé individuel ou collectif, créant ainsi un sentiment de continuité et d'identité commune.

Qui plus est, le paysage nommé contribue à définir les limites du territoire propre aux Quaqtamiut. Les aînés savent assez précisément quels camps, lieux de chasse et zones de piégeage étaient autrefois fréquentés par les habitants de la région de Tuvaaluk, et quels étaient ceux que fréquentaient les résidents des régions voisines, Kangirsuk et Kangiqsujuaq. En accordant des droits exclusifs de propriété et d'utilisation du territoire à la Corporation Tuvaaluk, qui représente les Quaqtamiut en matière foncière, la Convention de la Baie James a, pour ainsi dire, officialisé la spécificité territoriale de Quaqtàq.

Aux dires des Quaqtamiut, cette spécificité est à la source de caractéristiques culturelles et comportementales diverses qui les distinguent de leurs voisins. Parce que le *maqainniq* joue toujours un rôle important dans leur vie, et parce que les Qallunaat (Euro-canadiens) se sont installés dans la région plus tard qu'ils ne l'ont fait ailleurs au Nunavik, les habitants de Quaqtàq ont l'impression de demeurer au cœur de la culture inuit⁹. Pour citer

7. Arlene H. Stairs et George W. Wenzel, « I am I and the Environment : Inuit Hunting, Community and Identity », *Journal of Indigenous Studies*, vol. 3, n° 1, p. 1-12.

8. *Memoryscape*, selon l'expression anglaise forgée par Mark Nuttall dans *Arctic Homeland : Kinship, Community and Development in Northwest Greenland*, Toronto, University of Toronto Press, 1992.

9. Même si les emplois salariés et l'éducation formelle sont aussi développés à Quaqtàq qu'ailleurs.

un informateur, le *maqainniq* forme la base de la culture locale. S'il disparaît, les Quaqtamiut erreront sans but précis. Plusieurs affirment que les règles coutumières de partage du gibier ont toujours été mieux observées à Quaqtq qu'ailleurs, et que même aujourd'hui, la vente de venaison au congélateur municipal¹⁰ n'est pas aussi importante à Quaqtq qu'elle l'est dans les autres communautés, la plupart des prises étant d'abord partagées entre parents et proches. Les relations de parenté et l'entraide seraient ainsi plus fortes à Quaqtq qu'elles ne le sont dans le reste du Nunavik.

Les Quaqtamiut se considèrent comme peu loquaces. Ils ne parlent pas sans raison, mais quand ils ouvrent la bouche, ils n'ont pas peur de dire ce qu'ils pensent. Ils croient aussi être de bons travailleurs. Les femmes, en particulier, sont d'excellentes couturières et les vêtements inuit fabriqués à Quaqtq sont renommés dans tout le Nunavik. Les habitants des autres villages achètent souvent leurs peaux et leurs parkas à Quaqtq. Certains considèrent cette spécialisation comme une adaptation à l'hiver, qui serait plus long dans la région de Tuvaaluk qu'ailleurs.

En dépit de ces caractéristiques qui les distinguent des communautés voisines, les Quaqtamiut insistent sur le fait que les différences entre villages sont mineures. Certains endroits (Kangiqsujuaq par exemple) sont considérés comme un peu plus traditionnels que Quaqtq, d'autres un peu moins, mais dans l'ensemble, toutes les petites communautés du Nunavik partagent le même genre de vie.

Si le *maqainniq* occupe le cœur de l'identité culturelle des Quaqtamiut, il ne suffit plus à leur permettre de gagner décemment leur vie. Dans le monde moderne, le travail salarié a

10. Depuis 1982, un programme québécois d'aide aux producteurs inuit permet aux municipalités nordiques d'acheter la viande et le poisson rapportés par les chasseurs et pêcheurs, pour les mettre gratuitement à la disposition de la population locale (Gérard Duhaime, « Programme d'aide aux Inuit : Tradition et modernité », *Recherches sociographiques*, vol. 31, n° 1, p. 45-62).

remplacé la chasse, la pêche et le piégeage comme principale source de revenu. Le concept de *pinasuk*- (« travailler »), qui s'appliquait jadis surtout à celles et ceux qui consacraient leur temps à l'*uumajursiuniq* (« recherche des animaux »), à l'*iqalunnianiq* (« recherche du poisson »), au *mikigiarnianiq* (« pose des pièges ») et au *mirsuniq* (« couture »), ne s'utilise plus, sauf exception, qu'en référence au travail salarié. Le succès économique dépend maintenant de la performance du travailleur sur le marché de l'emploi. Les Inuit modernes se doivent donc de connaître ce que mes informateurs et informatrices appellent les *kiinaujaliurutiit* (« moyens pour faire de l'argent »), les qualifications qui permettent de trouver un emploi convenable.

Ces *kiinaujaliurutiit* ne proviennent pas de la culture inuit. Ils sont introduits, enseignés et contrôlés par les Qallunaat. C'est pourquoi l'école constitue le lieu par excellence pour s'y initier, puisque sa fonction première, telle que perçue à Quaqtq, semble être la transmission de moyens et de techniques utiles pour gagner sa vie. Comme ces moyens et techniques sont essentiellement le fait des Qallunaat, les langues des Qallunaat, l'anglais et le français, font partie des *kiinaujaliurutiit* les plus importants. Les Quaqtamiut pensent que le bilinguisme et le trilinguisme sont maintenant devenus incontournables au Nord, et plusieurs affirment que c'est à l'école qu'on apprend le mieux l'anglais et le français. Ils considèrent donc normal que les principales langues d'enseignement soient celles des non-Inuit¹¹.

L'anglais et le français doivent cependant conserver leur statut actuel, celui de simples langues secondes. C'est pourquoi une majorité d'informateurs approuve l'enseignement de l'inuktitut en

11. À Quaqtq comme ailleurs au Nunavik, l'enseignement est exclusivement assuré en inuktitut à la maternelle, en première et en deuxième années du primaire. À partir de la troisième année, les élèves passent à l'anglais ou au français (au choix des parents), mais quelques rares cours (religion, culture inuit) continuent à être donnés en langue autochtone. Sur la langue et l'éducation à Quaqtq, on lira mon article « Language, Culture and Identity: Some Inuit Examples », *Canadian Journal of Native Studies*, vol. 15, n° 2, p. 293-308.

début de primaire, certains voulant même qu'on l'étende à d'autres classes. Mais si l'enseignement scolaire peut contribuer à la survie de la langue autochtone, cela est loin d'être suffisant, croit-on. Les parents et la communauté doivent faire des efforts particuliers s'ils veulent que les enfants parlent l'inuktitut correctement. Un informateur âgé estime qu'on peut apprendre par soi-même les mots dont on a besoin. Ce n'est pas en passant la journée assis sur un banc d'école qu'un enfant va perfectionner son inuktitut. D'autres personnes mentionnent le rôle de l'église – où, tant chez les anglicans que chez les pentecôtistes, offices et sermons se font en langue autochtone – dans la survie de l'inuktitut.

Les Quaqtamiut sont donc quelque peu ambivalents au sujet des *kiinaujaliurutit*. Ils admettent leur nécessité, mais en même temps, ils valorisent encore beaucoup le *maqainniq*. On dit souvent que les *inutuinnait*, ceux et celles qui pratiquent pleinement le *maqainniq*, respectent leur territoire et ne gaspillent pas ses ressources, alors que les Qallunaat « font la guerre à la terre » (*nunamik unatartut*). Plusieurs personnes ajoutent que la plupart des Inuit vivent maintenant comme des Qallunaat, puisque leurs conditions d'existence ne diffèrent pas vraiment de celles de la majorité des Canadiens.

De telles différences entre Inuit et Qallunaat sont couramment évoquées par les Quaqtamiut, et elles contribuent à définir la place de ces derniers dans le monde moderne. Dès leur tout jeune âge, on enseigne aux enfants qu'il existe deux catégories de personnes : les leurs (les Inuit) et les autres (les Qallunaat). On les sensibilise aussi aux distinctions linguistiques et culturelles entre les habitants de Quaqtat qui parlent inuktitut et fréquentent les Inuit, et ceux (les résidents euro-qubécois) qui ne le font pas. Des enfants de pas plus de trois ans peuvent s'adresser à un Qallunaat inconnu en l'appelant « *Qallunaat* », montrant ainsi qu'ils sont déjà en mesure d'effectuer des distinctions ethniques basées sur l'apparence des gens.

°

Mes informateurs affirment qu'en plus de caractéristiques évidentes comme la langue, les vêtements, les techniques de chasse et l'apparence physique, plusieurs traits de comportement différencient les Inuit des Qallunaat. Certains de ces traits sont considérés positifs. Les Inuit partagent ce qu'ils possèdent. Ils sont très amicaux, se saluant l'un l'autre quand ils se croisent et se visitant fréquemment. Contrairement aux Qallunaat, les Inuit ne travaillent pas que pour l'argent. D'autres traits, cependant, apparaissent plus négatifs : certains informateurs considèrent les Inuit comme des gens simples, sans curiosité intellectuelle ; ils ne sont pas vraiment intéressés aux idées nouvelles ; ils ne s'affirment pas autant qu'ils le devraient. Ceci expliquerait pourquoi ils ont besoin d'aide extérieure pour développer leur territoire¹².

La principale différence entre Inuit et Qallunaat relève cependant du *maqainniq*. Grâce à leur familiarité avec le territoire et ses ressources, les Inuit peuvent se débrouiller partout dans le Nord, alors que les Qallunaat ne peuvent survivre sans l'aide des Inuit. Malgré sa soi-disant incapacité à se développer, la population autochtone du Nunavik, selon mes informateurs, est vraiment maîtresse de son territoire. Pour plusieurs Quaqtamiut, cette maîtrise est symbolisée par la nourriture du pays, dont la production prouve que les Inuit savent utiliser leur terre, et dont la consommation – qui répugne souvent aux Qallunaat – est perçue comme l'un des traits distinctifs majeurs des autochtones de l'Arctique.

Quand on demande aux gens de Quaqtat si les Inuit et les Qallunaat peuvent se comprendre, la moitié de mes informateurs répond par la négative, alors que l'autre moitié avance un « oui » prudent : les deux peuples ont besoin de discuter longtemps, et ils doivent faire preuve de beaucoup de bonne volonté, avant que les uns puissent comprendre ce que les autres pensent. Le

12. De mon point de vue de spécialiste du social, le peu de développement autochtone au Nord relève, bien sûr, d'autres facteurs : les paramètres du développement sont définis par les gens du Sud, et les Inuit n'ont jamais possédé les outils économiques, politiques et techniques pour développer leur territoire.

problème, dit-on, avec plusieurs Qallunaat, c'est qu'ils ne réalisent même pas que les Inuit peuvent penser différemment d'eux.

Malgré ce manque de compréhension mutuelle, la plupart des Quaqtamiut croient que les Inuit et les Qallunaat doivent s'entraider. Pour quelques informateurs, l'aide venue du Sud sera nécessaire tant que les Inuit n'auront pas été formés à occuper tous les emplois localement disponibles¹³. Ils affirment être reconnaissants pour l'appui apporté par les Qallunaat, mais ils le considèrent comme transitoire. Avec le temps, les Inuit devraient pouvoir se débrouiller par eux-mêmes.

En somme, les Quaqtamiut se perçoivent comme inextricablement liés au *maqainniq*, l'expression la plus fondamentale de leur identité inuit, et aux *kiinaujaliurutit*, les moyens – inspirés des Qallunaat – leur permettant de gagner décemment leur vie. Plusieurs d'entre eux, la majorité peut-être, pensent que le *maqainniq* va éventuellement disparaître, et que leurs petits-enfants et arrières petits-enfants perdront leur langue et leur culture ancestrales. Pour le moment cependant, la plupart des habitants de Quaqtq semblent vouloir faire des efforts réels pour concilier les deux aspects complémentaires de la vie d'aujourd'hui, et pour définir pour eux-mêmes une identité qui serait à la fois véritablement inuit et totalement moderne.

Quaqtq et les pouvoirs extérieurs

La grande valeur que les Quaqtamiut accordent à leur culture et à leurs habits locaux ne les empêche pas de reconnaître que l'administration et le développement de leur communauté relèvent de lois émanant de l'extérieur, votées ou promulguées par les différents paliers de gouvernement. Quaqtq est un village nordique de la province de Québec, au Canada. Ses résidents

13. En 1990, cinq des douze professeurs, ainsi que les deux infirmières, le responsable d'Hydro-Québec (en charge du groupe électrogène du village) et le seul commerçant privé étaient des Qallunaat.

inuit se définissent comme autochtones¹⁴ du Québec et citoyens canadiens. Ils ne se considèrent cependant pas comme Québécois, ni comme Canadiens anglais ou français, ni, bien sûr, comme Qallunaat (et ce, même quand l'un de leurs parents n'est pas d'origine inuit).

Dans le cadre administratif défini par la Convention de la Baie James, le village possède un certain nombre de conseils et de comités, et il envoie des délégués siéger aux organismes régionaux. C'est ainsi que le conseil municipal (un maire et six conseillers élus à tous les deux ans) relève de l'Administration Régionale Kativik (ARK), alors que les comités locaux d'éducation et des services sociaux fonctionnent sous les houlettes respectives de la Commission Scolaire Kativik (CSK) et du Conseil Kativik de la Santé et des Services Sociaux (CKSSS). Tous ces organismes sont soumis aux lois votées et mises en application par les gouvernements provincial et fédéral, des structures de pouvoir sur lesquelles les Inuit n'ont aucune influence directe. Les résidents du Nunavik envoient des députés à l'Assemblée Nationale du Québec et à la Chambre des Communes du Canada, mais leur poids démographique est si faible dans les circonscriptions électorales dont ils font partie que durant les campagnes électorales, les candidats ne prennent que très rarement la peine de leur rendre visite. Aucun Inuk du Nunavik n'a jamais été élu au parlement de Québec ni à celui d'Ottawa.

La plupart des Quaqtamiut considèrent comme utiles les organismes administratifs autochtones de type ARK, CSK, CKSSS, Corporation Makivik¹⁵ et autres. On les perçoit comme jouant le rôle de guides et de leaders. Ils indiquent la voie à suivre aux conseils et comités locaux, leur expliquent ce qui apparaît comme problématique et les mettent en contact avec les autres paliers de gouvernement. On s'attend cependant à ce que les corporations

14. *Nunalitugait*, « anciens habitants du territoire ».

15. C'est la Corporation Makivik qui gère les sommes compensatoires versées aux Inuit dans le cadre de la Convention de la Baie James.

régionales considèrent les organismes communautaires locaux comme des égaux, et on n'apprécie guère leurs interventions lorsque celles-ci semblent trop autoritaires.

La petite taille de Quaqtac (l'un des villages les moins peuplés des quatorze villages du Nunavik) est considérée comme un obstacle à son autonomie. Pour reprendre les mots d'un informateur, « nous sommes manipulés parce que nous sommes peu nombreux » (*aulataujugut inukimut*). Plusieurs résidents ont l'impression de ne pas pouvoir décider librement de ce qui est bon pour leur communauté et de devoir se plier aux décisions prises par les corporations régionales, même quand ils ne sont pas d'accord avec elles. D'autres, cependant, croient que ces corporations n'ont aucune autonomie propre, et que certaines d'entre elles (l'ARK par exemple) servent simplement de courroie de transmission (*aqquittuinnatut*, « ce ne sont que des routes ») entre le gouvernement et les communautés.

Dans leurs rapports avec les structures de pouvoir fédérale et provinciale, les Quaqtamiut disent devoir se montrer solidaires des autres communautés du Nunavik. En ce qui concerne les permis de chasse et les quotas de gibier par exemple, les quatorze villages de la région se sont entendus sur une position commune, même si les gens de Quaqtac avaient l'impression que l'entente n'était pas à leur avantage. C'était là la seule façon de faire entendre et respecter l'opinion inuit par les gouvernements.

Bien que le vrai pouvoir repose entre les mains des bureaucrates du Sud, plusieurs Quaqtamiut se disent reconnaissants envers Ottawa et Québec pour l'aide apportée aux Inuit. Ils croient que le rôle des deux paliers de gouvernement est de fournir de l'argent, des emplois et de l'éducation aux habitants du Nord. De façon plus spécifique, la fonction publique fédérale et provinciale devrait aider les gens les plus pauvres à améliorer leur niveau de vie en bonifiant, entre autres, les programmes de formation à l'emploi.

Le gouvernement fédéral a été le premier et, pendant longtemps, le seul pourvoyeur de services sociaux au Nord. Quand les autorités québécoises tentèrent, au cours des années 1960 et au début des années 1970, de prendre le contrôle de l'administration du Nunavik, les Inuit firent d'abord preuve d'une certaine méfiance. Mais après la signature de la Convention de la Baie James, ils acceptèrent que Québec remplace Ottawa comme principal fournisseur de services. La loyauté envers le Canada demeure cependant forte. Dans l'aréna municipale de Quaqtq par exemple, on avait déployé, au début des années 1990, deux grands drapeaux canadiens, mais aucun fleurdelisé.

Depuis une quinzaine d'années, le Nunavik et les gouvernements ont entamé un processus de réexamen des structures administratives découlant de la Convention de la Baie James. En novembre 1999, on a mis sur pied un comité tripartite (fédéral-provincial-Inuit) sur l'avenir politique de la région, comité qui a déposé, en mars 2001, des recommandations devant mener à une certaine forme d'autonomie gouvernementale¹⁶. Quand on les questionne à ce sujet, la plupart des Quaqtamiut demeurent très prudents. Ils appuient généralement l'auto-détermination, mais craignent que tout cela tourne en vaines paroles. Plusieurs soulignent le fait que l'autonomie politique consiste à établir ses propres lois et à les mettre en application, et que pour en arriver là il faut avoir accès à des ressources suffisantes, sur lesquelles on exerce le plein contrôle. On se demande si les gouvernements du Sud accepteront jamais de se départir de certains pouvoirs décisionnels et fiscaux pour laisser les Inuit – et les habitants du Nunavik en général – faire ce qu'ils veulent sur leur propre territoire.

Certains remettent même en cause l'opportunité de l'auto-détermination. Avec trois paliers de gouvernement (fédéral, provincial et régional), devrait-on payer trois fois l'impôt sur le

16. *Amiqaahuta – Partageons – Let Us Share*, Québec, Commission du Nunavik, 2001.

revenu, ou l'un des paliers (fédéral ou provincial) disparaîtrait-il ? Des informateurs mentionnent que l'Administration Régionale Kativik (ARK) et les autres organismes administratifs du Nunavik sont maintenant subordonnés (*ataaniittut*) au gouvernement du Québec, mais que si on établit un gouvernement du Nunavik, l'éducation et les services de santé passeront sous son contrôle direct. En conséquence, il faudra sans doute alors improviser de nouvelles façons de faire, ce qui pourrait provoquer une certaine insécurité économique et sociale. Les Inuit se doivent donc d'être prudents.

La prudence est aussi de mise en ce qui concerne le statut politique du Québec. La vaste majorité des Quaqtamiut – et des autochtones du Nunavik en général – est contre l'idée de la souveraineté du Québec¹⁷, car on craint que celle-ci entraîne une rupture des liens avec les autres Inuit canadiens et qu'elle isole totalement les gens du Nunavik. Quelques-uns cependant disent qu'ils demeureront au Nunavik quoi qu'il arrive, et que l'idée de l'indépendance pourrait même avoir un certain intérêt si cela permettait au Québec de mieux se développer et, donc, d'aider plus efficacement ses citoyens nordiques.

Les Quaqtamiut réalisent qu'ils ne peuvent échapper au pouvoir politique externe, que celui-ci émane d'Ottawa, de Québec ou de l'Administration Régionale Kativik. Mais ils sont également convaincus d'être les seuls à réellement savoir ce qui est bon pour eux. De façon idéale, donc, le rôle des différents paliers gouvernementaux et administratifs devrait être de les aider à atteindre leurs propres objectifs, plutôt que de leur donner des ordres et de prendre des décisions en leur nom. Les gens de Quaqtatq admettent la nécessité d'un pouvoir supra-local, mais ils aimeraient que ce pouvoir soit vraiment attentif à leurs souhaits.

17. Une consultation sur la souveraineté organisée par la Corporation Makivik peu avant le référendum du 30 octobre 1995 a donné des résultats très clairs : plus de 95 % des Inuit du Nunavik se sont prononcés contre l'indépendance du Québec.

Conclusion

S'il faut en croire mes informatrices et informateurs, les habitants de Quaqtq sont généralement sûrs de la position qu'ils occupent dans le monde moderne. Ils se considèrent comme des spécialistes du *maqainniq*, les activités de subsistance, et comme des personnes bien informées, tout à fait en mesure de gérer elles-mêmes leur territoire. En même temps, ils souhaitent pouvoir maîtriser les *kiinaujaliurutiit*, les outils leur permettant de bien gagner leur vie, ainsi que la technologie et le savoir exogène en général. Ils ne semblent donc percevoir aucune contradiction ou discontinuité entre tradition et modernité.

Certains craignent, cependant, que les jeunes oublient le *maqainniq*, sans que celui-ci soit remplacé par quelque chose de valable. C'est pourquoi les Quaqtamiut font confiance à l'éducation, pourvu que celle-ci combine enseignement scolaire proprement dit et transmission des connaissances et valeurs locales, C'est là l'unique façon, pensent-ils, de préserver et transmettre leur identité communautaire, tout en s'assurant la maîtrise des techniques leur permettant de bien performer sur le marché du travail contemporain.

L'exemple de Quaqtq, qui n'est sans doute pas très différent de ce qu'on peut observer dans d'autres communautés autochtones du Québec ou d'ailleurs¹⁸, semble montrer que la césure entre le local et l'universel, le traditionnel et l'actuel, qui définit souvent la modernité¹⁹, n'est pas aussi absolue qu'il n'y paraît au premier abord. Les populations en voie de modernisation tentent souvent, du mieux qu'elles le peuvent, d'assurer la continuité de leur identité, en interprétant et utilisant les produits, institutions

18. On verra à ce sujet l'ouvrage de José Mailhot (*Au pays des Innus. Les gens de Sheshatsbit*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, « Signes des Amériques 9 », 1993) et celui de Jens Dahl (*Saqqaq: an Inuit Hunting Community in the Modern World*, Toronto, University of Toronto Press, 2000).

19. Anthony Giddens, 1994.

et discours issus de la société moderne à la lumière de leurs valeurs et pratiques locales. Ceci ne se fait pas toujours sans heurts, d'où les problèmes réels qui affectent les sociétés d'aujourd'hui, mais je crois que dans l'ensemble, les Inuit, Amérindiens et autres peuples périphériques²⁰ ont à cœur de se prendre en mains, afin de profiter du mieux qu'il le peuvent des bienfaits conjugués de la tradition et de la modernité, du local et du global, dans un monde qui fasse sens pour eux.

20. Y compris les populations non autochtones vivant en région, les Gaspésiens, les Abitibiens ou les Nord-Côtiers par exemple.